

« NAITRE , GRANDIR , SE CONSTRUIRE » :
La bien-traitance interrogée.

Journées d'études, 17, 18, 19 octobre 2005

Conclusion : Jean Bégoïn

L' HOMME A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN

La bien-traitance, pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a donc?

« Ce qu'il y a ? Je sais d'abord qu'il y a moi. Mais qui est moi ? Mais qu'est-ce que moi ? Tout ce que je sais de moi, c'est que je souffre. Mais si je souffre, c'est qu'à l'origine de moi-même il y a mutilation, séparation.

Je suis séparé. Ce dont je suis séparé, je ne sais pas le nommer. Autrefois, cela s'appelait Dieu, maintenant il n'y a plus de nom. Mais je suis séparé...

...Dans l'amour, l'homme mutilé cherche à reconstituer son intégrité première, il cherche un être hors de lui qui, se fondant en lui, ressusciterait l'androgynie primitif. Dans la contemplation...il attend ce regard unique qui dissipe les brumes de l'habitude et rend à tout objet visible sa pureté essentielle. Dans la prière, il a recours à cet autre qui gît au cœur de son cœur, plus lui-même que lui et pourtant inconnu.

Toujours, il est altéré. Altéré : celui qui a soif, qui désire. Mais altéré aussi celui qui est lésé dans son intégrité, étranger à lui-même.

Et comment l'homme ne serait-il pas altéré, dans les deux sens du mot, puisque tout vit en lui, puisqu'il résume la création dont il est le terme, qu'il va vers le tout, qu'il pourrait l'être, mais qu'il ne l'est pas. » (fin de citation).

Je viens, en effet, de donner la parole à Arthur ADAMOV : ces lignes sont les toutes premières de l'essai auto-biographique de cet écrivain, qui l'a intitulé « L'aveu ». ADAMOV a été surtout écrivain de théâtre, de l'époque de IONESCO et de BECKETT avec lesquels il était ami. Si je viens de le citer, ce n'est pas seulement en raison de la beauté de ce texte, une beauté tragique, mais

parce qu'il constitue une excellente introduction à ce que je voudrais vous dire ce soir.

Cela doit vous paraître paradoxal, après tout ce que nous avons entendu pendant ces trois journées ! Je ne cherche pourtant pas à briser une certaine idéalisation qui ne peut manquer de se produire après tout ce que nous venons d'entendre, idéalisation du concept car idéalisation de nous-mêmes ! Cette idéalisation, dont nous devons nous attendre à ce que l'on nous en fasse le reproche, elle ne me semble pas dangereuse, quant à moi. Je pense, au contraire, qu'elle est saine et naturelle dans le contexte de ces journées, car elle reflète un enthousiasme nouveau et légitime, face au travail considérable accompli et à l'immensité de l'espoir qu'il fait naître. Nous pouvons d'ailleurs être certains que les réalités de la vie que nous retrouverons dès demain seront largement suffisantes pour écremer l'excès éventuel d'une idéalisation dont nous pouvons aujourd'hui profiter sans remords, car nous espérons bien qu'une fois dégrisés, nous garderons de cette expérience de quoi alimenter l'espoir dont nous avons un besoin vital pour continuer à vivre, à aimer et à travailler.

Non, il ne s'agit nullement, dans mon esprit, d'attaquer l'espérance. Si j'ai besoin de cette référence comme point de départ, c'est pour vous faire sentir, le plus concrètement possible, à quel point le concept de « *bien-traitance* » soulève des problèmes vitaux, des questions qui ont toujours à voir, même lorsque ce n'est pas évident, avec des problèmes de vie et de mort. Pour résumer le long chemin que j'ai parcouru pour arriver à ces conclusions, je dirai seulement que les déclarations d'Arthur ADAMOV nous montrent ce qui peut se produire dans l'histoire d'un être humain, lorsque les conditions de bien-traitance de l'être dans les premières étapes de son développement n'ont pas été suffisamment bonnes.

1 - La naissance : une question de vie ou de mort :

En effet, le texte d'Arthur ADAMOV est remarquable en ce qu'il désigne très directement le lieu de toutes les origines : la séparation, qui doit être rattachée à la toute première et décisive séparation qui est celle de la naissance, en tant que séparation d'avec le corps de la mère. L'élève de FREUD, Otto RANK, avait eu l'intuition de l'importance de ce qu'il nomma en 1924 « *Le traumatisme de la naissance* », comme (je le cite) « *une source d'effets psychiques d'une importance incalculable pour l'évolution de l'humanité* ». RANK en avait acquis une conviction telle qu'il pensa pouvoir donner une nouvelle base psycho-biologique à l'inconscient, dont il situe dès lors « *la source dernière* » dans ce qu'il nomme « *la région du psychophysique* », anticipant les travaux de la neurophysiologie cérébrale moderne, tels que ceux dont Anne ROUBERGUE nous a parlé hier à propos des hypotrophies infantiles liées à une carence affective.

Ce faisant, RANK avait pris comme point de départ l'affirmation que FREUD avait déjà énoncée dans son « *Interprétation des rêves* » de 1900, ce livre inaugural du vingtième siècle dans lequel il avait écrit : « *La naissance est d'ailleurs le premier fait d'angoisse et par conséquent la source et le modèle de toute angoisse* ». D'ailleurs, FREUD se montra tout d'abord ravi de la « *froide audace iconoclaste* » de son élève et protégé. Mais, deux ans plus tard, en 1926, il lui répondit par son essai « *Inhibition, symptôme et angoisse* ». Dans ce livre, avant de lui porter la contradiction en soutenant que l'angoisse primordiale de l'homme reste, pour lui, l'angoisse de castration, FREUD rend tout d'abord hommage au travail de RANK comme ayant « *le mérite indiscutable* » d'avoir mis en relief le lien entre le processus de naissance et toutes les situations d'angoisse ultérieures, « *dans la mesure où, en un certain sens* », écrit-il, « *elles signifient toutes une séparation d'avec la mère* », au sens d'une séparation

directe puis indirecte. C'est bien ainsi que l'entendait RANK, qui dira plus tard de sa théorie du traumatisme de la naissance : « *Je ne la comprenais pas moi-même quand je l'ai écrite...Ce livre est réellement l'idée prophétique d'une séparation qui gouverne l'univers* ». C'est bien ainsi que veut aussi nous le fait entendre ADAMOV !

Cela ne signifie évidemment pas que les naissances sont, en soi, un évènement catastrophique, mais que la naissance de l'enfant humain présente un aspect double et paradoxal : c'est, à la fois, le moment le plus naturel et le plus nécessaire à la vie, en tant que moment qui projette (sans ménagements) le bébé dans la vie autonome, marquée par la première respiration qui désormais rythmera le souffle de la vie ; mais ce moment, qui sera rétrospectivement idéalisé comme merveilleux, peut cependant être, en même temps, le plus traumatisant des passages, en raison de plusieurs facteurs. Sans les détailler, disons qu'il constitue surtout un véritable changement de monde par rapport à la vie pré-natale, car c'est le passage plus ou moins difficile d'un monde aquatique et en apesanteur à un monde aérien où il se trouve pour la première fois soumis à la pesanteur et même, surtout s'il est né prématurément, écrasé par elle, comme l'a souligné Xavier HERNANDO-RENA. L'effet traumatique de la naissance est renforcé par la situation de dépendance totale dans laquelle se retrouve le nouveau-né envers son environnement, tant pour sa survie physiologique que pour sa naissance psychique à son devenir d'être humain.

On s'efforce très généralement, aujourd'hui, de donner tellement d'attention à la femme enceinte, à son compagnon et à leur bébé, qu'il semble presque sacrilège de parler d'un traumatisme de la naissance ! Et il est vrai qu'actuellement l'immense majorité des accouchements se passe très bien.

Et pourtant :

1 - le bébé, en naissant, est vraiment confronté à une situation de vie ou de mort, et il sécrète alors des hormones de stress, en particulier des taux énormes de noradrénaline qu'un adulte ne supporterait pas (Albert GOLDBERG),

2 – l'aspect plus ou moins traumatique de sa naissance laissera, en lui, des engrammes, c'est-à-dire des traces ou empreintes psycho-corporelles des événements vécus, mémoire affective à expression corporelle, dont nous a parlé Catherine BERGEERET-AMSELEK - Mélanie KLEIN disait « memories in feelings » - dont on la preuve par les « revécus de naissance » observés à l'âge adulte,

3 – en outre, ces engrammes, ou empreintes, peuvent être à l'origine des rêves de naissance souvent rapportés par les patients en analyse, qui ressentent parfois leur cure comme une « nouvelle naissance ». En effet, cette mémoire ne concerne pas seulement les événements traumatiques, mais tous les vécus quand ils ont été très fortement investis. Marcel PROUST a écrit une très belle phrase sur l'assise sensorielle de la mémoire :

« ...quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir ».

4 – enfin, l'on sait maintenant, par l'accompagnement haptomique de toute la période de la périnatalité (Albert GOLDBERG et Bernard THIS) ainsi que par l'observation de la vie post-natale des bébés dans leur famille (Régine PRAT), que la qualité de l'accueil du nouveau-né et la qualité des interrelations affectives de la première année de vie seront déterminantes pour l'établissement du fameux « GOING ON BEING » de WINNICOTT (Cléo ATHANASSIOU et Xavier HERNANDO-RENA) et, mieux encore, de la « JOIE DE VIVRE » (Jean

Bégoïn) qui constitue, pour moi, la base de la santé mentale de l'enfant, et même, après tout ce que nous avons entendu pendant ces trois journées, de sa santé tout court, tant physique que mentale, les deux aspects étant au départ confondus. Je pense, en effet, que sans la capacité d'éprouver le plaisir du sentiment d'exister, il ne peut se développer de véritable sécurité de base, celle qui signe, vers l'âge d'un an, l'accomplissement de la première étape du développement des capacités d'autonomie. Cela comporte, pour l'enfant, le sentiment de son existence propre et, par conséquent, du même coup, la reconnaissance de l'existence de l'Autre comme ayant, lui aussi, son existence propre. La découverte et la connaissance de Soi est inséparable de la découverte et de la connaissance de l'Autre. Ce stade du développement individuel est fondamental car c'est le premier stade du développement du concept d'ALTERITE, qui est le noyau de toute bien-traitance. D'après Boris CYRULNIK, deux enfants sur trois seulement y parviennent, ce qui signifie qu'une fois sur trois l'enfant ne réussit à développer que des formes qu'il nomme « insecure » d'attachement, qui comprennent, dans sa terminologie, des modes de relation « évitant, ambivalent ou confus » ou des troubles plus graves.

Quoiqu'il en soit, cette première étape n'est encore, bien entendu, que le tout début de l'autonomie complète de l'être humain qui reste un objectif très lointain, et qui devra passer par bien des vicissitudes avant d'atteindre, s'il l'atteint un jour, la maturité de l'âge adulte. Franz KAFKA écrivit un jour à son ami Max BROD : « *Jamais je ne saurai ce qu'est l'âge d'homme : d'enfant, je deviendrai sans transition vieillard à cheveux blancs* ». Il faut donc bien reconnaître que, dans ce sens, l'élaboration de la séparation d'avec le corps de la mère n'est jamais totalement terminée et, bien au contraire, qu'elle se poursuit la vie durant. Cela explique la persistance et le caractère souvent catastrophique des angoisses de séparation qui sont réactivées à tous les stades du développement. C'est aussi ce qui permet de mieux comprendre certains des

mystères du développement humain, et, en particulier, pourquoi c'est plutôt, à mon avis, le « traumatisme » de la naissance qui gouverne l'univers, comme l'avait justement imaginé RANK, plutôt que le complexe de castration et le soi-disant complexe d'Œdipe, comme l'a soutenu FREUD envers et contre tout, dans sa conception foncièrement patriarcale de la vie psychique. La question peut aussi être posée autrement : comment se fait-il que la vie pré-natale laisse derrière elle une nostalgie qui semble inguérissable ?

2 - Le fœtus et l'infini :

L'une des raisons de cette nostalgie illimitée c'est qu'il semble bien, autant que l'on puisse tenter aujourd'hui de le reconstruire, que le monde dans lequel le fœtus a vécu et s'est développé est pour lui, à bien des égards, le monde de l'infini. Nous savons que l'embryogenèse récapitule la phylogenèse, mais qu'est-ce à dire ? Si l'on essaie de réfléchir à cette constatation, même avec notre esprit cartésien et limité, oh combien !, il n'est alors plus possible de considérer le bébé de la vie pré-natale comme un simple organisme en voie de développement et qui ne serait qu'une banale émanation de la vie et de la création de la vie. Non, il EST lui-même LA VIE, il EST lui-même LA CREATION ! et, en ce sens, appartenant à l'infini, ce dont les humains ont eu un souvenir suffisant pour inventer le concept de « sacré » et l'idée de Dieu . Mais, en naissant, et c'est là sans doute l'impact le plus traumatisant de la naissance, le nouveau-né est réduit à son existence simplement humaine, c'est-à-dire finie. Il était TOUT, il a soudain tout à apprendre, tout à découvrir, lentement et péniblement, à travers les pires angoisses de séparation et d'anéantissement, et, en outre, avec comme seule arme l'esprit limité qui est le nôtre puisqu'il ne s'est développé qu'après la naissance. On peut le voir dans le fait que le langage verbal, dont nous sommes si fiers, est apte avant tout à décrire les objets inanimés du monde externe mais très mal notre vécu interne (il reste souvent difficile de trouver « les mots pour le dire »), comme l'a fait

remarquer le psychanalyste anglais W.R. BION, qui a élaboré la première théorie psychanalytique de la pensée. Il est donc à tout jamais impossible, pour notre esprit, d'avoir une représentation de notre vie pré-natale, à proprement parler inimaginable, autre que poétique, mystique ou mythique, telle que celle d'Adam et Eve au Jardin d'Eden puis chassés du Paradis Terrestre après avoir goûté le fruit défendu, ou plutôt déconseillé (« *si tu en manges, tu mourras certainement* »), de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal.

Si nous ne pouvons donc que conjecturer le vécu, par le fœtus, de sa vie pré-natale, nous avons malgré tout de nombreux indices sur sa nature et son importance. L'un des principaux est très simple et très direct : c'est celui qui est apporté par l'expérience affective des mères, car elles revivent, à travers la relation avec leur bébé in-utero, l'union primitive mère-enfant. C'est la raison pour laquelle beaucoup de mères disent qu'elles ne se sont jamais senties aussi bien, de toute leur vie, que lorsqu'elles étaient enceintes, grâce au sentiment de plénitude qui accompagne très souvent la grossesse. Un tel sentiment de plénitude semble bien être basé sur une reviviscence de l'état qu'on peut, à mon avis, légitimement qualifier d'état symbiotique (et non « fusionnel », ce qui implique une pathologie de non-altérité) entre le bébé in-utero et la mère qui le contient. On imagine facilement que ce sentiment unique de plénitude et de symbiose, ne faire qu'un en étant deux, puisse prendre un caractère idéal et même sacré, celui d'une union idéalisée et absolue entre deux êtres. Ce dont Arthur ADAMOV disait qu'« *autrefois, cela s'appelait Dieu* » et que, « *dans l'amour, l'homme mutilé* » (séparé de l'union idéale avec le corps maternel) « *cherche à ressusciter l'androgone primitif* » (c'est-à-dire cherche une intégration aussi complète que possible de sa bisexualité psychique). C'est aussi ce que décrit François CHENG, en calligraphe accompli de l'amour, dans son roman « *L'éternité n'est pas de trop* », quand il dit dans son avant-propos : « *En fin de compte, une rencontre authentique se situe toujours à un niveau plus*

profond ou plus élevé, ouverte sur l'infini, comme celle que peuvent vivre l'homme et la femme ».

Les conséquences psychologiques et sociales du fait que les hommes ne peuvent avoir cette expérience de porter un enfant sont, en général, totalement déniées par eux. Certes, les femmes aussi sont, tout comme les hommes, exilées pour toujours du corps de leur mère. Mais les hommes n'ont pas, comme leurs compagnes, la possibilité de jamais revivre concrètement la relation symbiotique première avec la mère, qu'ils ne peuvent retrouver, sous une forme partielle et symbolique que par la pénétration de leur sexe et de leur sperme dans le corps de leur partenaire, dans le coït. En outre, les femmes ont une expérience beaucoup plus grande que les hommes des séparations, qui font partie intégrante de leur destin biologique car c'est ce qu'elles revivent plus ou moins douloureusement chaque mois dans l'hémorragie de la perte d'un ovule et d'une éventuelle grossesse à laquelle s'était préparée leur muqueuse utérine. Elles revivent aussi leur propre séparation d'avec le corps de leur mère à la naissance de chacun des enfants qu'elles ont pu avoir. Ces différences fondamentales entre les hommes et les femmes commencent à être mieux reconnues comme l'une des causes principales des malentendus et des conflits de la guerre des sexes, que veut éradiquer le règne du patriarcat, en soumettant purement et simplement, avec plus ou moins de violence ouverte, les femmes à la force et au pouvoir des hommes, comme Paul CESBRON nous en a fait une démonstration magistrale à travers l'histoire de la naissance à l'hôpital !

3 - La beauté de l'amour de la vie :

Nous avons aujourd'hui de multiples preuves, directes et indirectes, du fait que la naissance de la vie psychique accompagne immédiatement la naissance à proprement parler. Nous en connaissons mieux les secrets, qui résident essentiellement dans la qualité de l'accueil affectif que reçoit le bébé à sa

naissance. On pourrait dire que le vrai traumatisme est certainement le non-accueil ou les malentendus qui peuvent se produire à ce moment crucial. En effet, le bébé passe souvent, c'est évident, par des moments très difficiles, il ne sait pas s'il va survivre à l'épreuve, il peut subir de vrais traumatismes massifs, comme nous l'avons évoqué : le danger d'asphyxie ou d'un excès de stress qui peut être mortel, etc. Mais on peut dire que lorsque ces dangers ont été surmontés et qu'il est enfin là, présent au monde, tout l'avant peut sans doute être immédiatement clivé, c'est la « césure de la naissance », car le bébé est maintenant et immédiatement tout entier orienté vers ce monde extérieur qui lui est totalement inconnu et vers lequel il tourne une immense curiosité. Curiosité d'autant plus intense qu'il sait, si je puis dire, ce qu'il cherche : les psychanalystes ont longtemps cru que c'était purement et simplement le sein, dont Claude Suzanne DIDIERJEAN-JOUVEAU nous a rappelé le rôle irremplaçable pour la proximité mère-enfant. Certes, mais j'aurais tendance à penser, en me souvenant de la naissance de mes enfants, que le sein nourricier est presque secondaire, à ce premier moment. Ce nouveau-né ne va pas immédiatement mourir de faim ! Non, il a mieux à faire. Tous ceux qui ont accueilli un nouveau-né le savent, ils l'ont vu et cela ne s'oublie pas, le premier regard d'un nouveau-né : ce qu'il cherche avant tout, ce bébé, c'est un regard humain, et, bien sûr, tout spécialement celui de sa mère, dont il a mémorisé des tas d'aspects, sa voix, son odeur, sa chaleur...mais il ne l'a jamais vue. D'ailleurs, ses yeux peuvent voir maintenant, avant ils étaient sans doute déjà fonctionnels, mais dans le noir il n'y avait rien à voir, alors à quoi bon ? Maintenant, c'est totalement différent, il y a tout à voir.

A ce sujet, je cite souvent Amélie NOTHOMB, qui a évoqué, avec une remarquable et souvent cruelle lucidité, les difficultés de sa naissance psychique dans la "*Métaphysique des tubes*", où elle écrit, dès la deuxième page : "*Les yeux des êtres vivants possèdent la plus étonnante des propriétés :*

le regard. Il n'y a pas plus singulier... Qu'est-ce que le regard ? C'est inexprimable. Aucun mot ne peut approcher son essence étrange. Et pourtant, le regard existe. Il y a même peu de réalités qui existent à ce point. Quelle est la différence entre les yeux qui ont un regard et les yeux qui n'en ont pas ? Cette différence a un nom : c'est la vie. La vie commence là où commence le regard ".

Que cherche donc le bébé dans les yeux de sa mère ? Il y cherche évidemment sa propre image, celle de l'investissement affectif dont il peut être l'objet. Pensons à l'investissement total du premier regard des petites oies de LORENTZ, qui le suivaient partout comme s'il était leur mère ! Pour créer et investir une image de soi, l'enfant a un besoin absolu de l'image de lui qu'il peut découvrir dans le regard de l'autre !

Le bébé cherche donc sa propre image dans les yeux de sa mère, mais pas n'importe laquelle ! Nous savons ce qu'il attend qu'elle lui dise, c'est : "Comme tu es beau ! Tu es le plus beau bébé qui ait jamais existé ! Tu es le plus beau bébé du monde !" Et c'est vrai , car c'est la déclaration d'amour dont il a besoin pour se sentir accueilli et reconnu dans son existence extra-utérine, j'allais dire extra-terrestre, tellement on peut imaginer que c'est ainsi que le bébé se sent à sa naissance, l'extra-terrestre du ventre de sa mère qui était jusqu'alors la totalité de son monde. Disons, au passage, que le succès des films comme « E .T. » qui évoquent l'existence et la survenue de créatures extra-terrestres est certainement basé sur les souvenirs inconscients de notre naissance plus ou moins traumatique et la nostalgie du vécu pré-natal : « Maison ! maison ! ». Dans le cas bouleversant d'intensité émotionnelle cité par Edith THOUÉILLE, j'ai été frappé par le fait que la cécité de la maman semble avoir décuplé la qualité de son attention, dans le sens le plus fort, aux aspects sensoriels autres que visuels de la relation avec son bébé, en particulier

à son odeur, qu'elle trouve merveilleuse et qu'elle décrit en détail. Dans ce cas particulier, c'est donc l'odeur du bébé qui recueille ces mêmes qualités esthétiques de beauté unique et exceptionnelle que lui confère l'amour-passion de sa mère.

Le voilà donc le nid de la vie psychique, le contenant où elle doit se nicher pour se développer, c'est l'interrelation affective qui s'établit entre le bébé et son environnement, lorsque celle-ci se crée dans un climat de mutualité et de réciprocité. Car le bébé ne sera pas en reste, et sa maman sera, sans aucun doute possible, aussi la plus belle maman du monde.

Je veux ici rendre hommage à un psychanalyste américain, résidant à Londres où il faisait partie du groupe kleinien, le regretté Donald MELTZER, avec lequel j'ai beaucoup travaillé. Car c'est lui qui a redécouvert vers la fin de sa vie, grâce à sa clinique de l'analyse d'enfants et d'adultes, l'importance et la signification de ces faits, ce qui a entraîné de profondes transformations de ses élaborations théoriques, à partir desquelles j'ai beaucoup travaillé moi-même. Les humains l'avaient évidemment toujours su, surtout les mères, cela s'est bien vu pendant ces trois journées, mais personne n'en avait encore réalisé l'énorme importance ni les conséquences sur l'évolution toute entière.

Je donne le nom d'EXPERIENCE ESTHETIQUE PRIMAIRE à la beauté de cette rencontre entre les capacités d'amour à l'état naissant du bébé et les capacités d'amour, heureusement construites depuis plus longtemps et a-priori plus solides, de ses parents. Ceux-ci vont d'ailleurs puiser dans la beauté de la rencontre avec leur bébé de nouvelles forces d'amour, qui vont à leur tour, décupler celles de leur bébé, qui en a bien besoin. Cette expérience esthétique primaire est, à mon avis, le fondement à la fois sensoriel et affectif de la naissance de la vie psychique à proprement parler, de l'intersubjectivité, c'est ce

qui permet l'éveil du tout petit, dont nous avons vu de si beaux exemples (Laurence CLEMENT, Marie-Françoise GREMAIN et Edith LORENZ) et, finalement, ce d'où s'origine tout le processus d'humanisation. C'est aussi, évidemment, l'aspect le plus profond et le plus dynamique de la sécurité de base de l'enfant, celle dont il a besoin pour affronter les changements qui vont marquer toutes les étapes ultérieures de son développement.

Pour illustrer ce que l'on peut entendre par expérience esthétique, j'ai pris l'habitude de citer le fameux souvenir de la madeleine de Marcel PROUST, qui fut à l'origine de sa « *Recherche du Temps Perdu* » et qui avait été éveillée à l'improviste par le goût d'une madeleine trempée dans une tasse de thé :

« Mais à l'instant où la gorgée mêlée de miettes de gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon dont opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature ».

Proust réussit, en quelques phrases, à cerner l'essentiel : la renaissance, à proprement parler, de son sentiment d'existence, à travers la force inouïe de la joie de vivre qui accompagne le souvenir de l'amour mutuel ressenti dans la rencontre avec l'Autre. Cette joie de vivre, faite de la passion de l'amour partagé, sera le fondement affectif des sentiments de sécurité du bébé, qui a un besoin vital de cette sécurité de base pour affronter les aléas des diverses étapes de son développement ultérieur, tout en maintenant sa confiance que la vie vaut la peine d'être vécue.

4 – Les étapes ultérieures du développement :

La passion dont je viens de parler a été évoquée par D.W.WINNICOTT, si souvent cité ici, comme aussi Françoise DOLTO, sous le nom de « préoccupation maternelle primaire », c'est-à-dire la passion vue du côté de la mère, alors que je pense qu'elle ne peut être que mutuelle et réciproque. Nous savons que la passion n'est soutenable que si elle est partagée. Mais c'est évidemment, aussi, une passion qui doit évoluer, et c'est le bébé qui la fera évoluer à travers ses progrès, que son entourage aura à accompagner, en lui reconnaissant ainsi, peu à peu, au fur et à mesure de ses avancées, une autonomie de plus en plus grande. Ce concept d'accompagnement est un concept fondamental de la bien-traitance, dont nous pouvons voir qu'il fait maintenant partie du vocabulaire de tous les professionnels. Bravo, car il est le garant d'une présence respectueuse de l'identité propre de l'Autre. En réalité, nous savons bien que ce n'est pas une évolution aussi facile que cela à accomplir pour un certain nombre de mères, je crois qu'on peut même dire pour toutes ! C'est pourquoi elles doivent absolument y être aidées par le soutien très affectueux des deux autres membres de la Triade Originale, le père et le bébé lui-même, qui sont également pris dans cette affaire passionnelle, chacun à sa manière !

En l'absence de l'installation de cet « amour primaire », comme disait BALINT, ce qui s'installe c'est l'inverse du sentiment de la BEAUTE, c'est-à-dire l'HORREUR, qui est l'horreur de la mort ou de la menace de mort. C'est la forme la plus profonde de souffrance psychique, celle de ne pas pouvoir se développer et qui engendre le désespoir. Nous avons été passionnés par ce que Anne ROUBERGUE nous a dit hier des travaux récents qui démontrent que certaines hypotrophies corporelles de l'enfant sont liées à la carence affective qui entraîne une véritable insuffisance du cerveau, avec une diminution de la production des hormones de croissance. Si j'ai bien compris, le mal se situe

donc, dans ces cas, en deçà de la souffrance psychique, comme une forme de dépression globale de l'être, qui ne reçoit pas la nourriture affective nécessaire au développement même de sa vie. C'est bien ce que nous supposions, mais c'est très utile d'en avoir la confirmation biologique et même la contre-épreuve avec l'étude des qualités irremplaçables du maternage des rattes !

Les passions ont souvent mauvaise réputation, lorsqu'elles n'ont pas suffisamment évolué et qu'elles gardent la trace trop massive de la passion originelle, qui est une question de vie ou de mort psychique. Elles deviennent alors des passions destructrices, car le désespoir latent provoque la violence. La violence, conjointement avec le clivage, qui est le signe de la rencontre primaire manquée, sont des défenses de survie. De telles défenses de survie cherchent à contrecarrer le désespoir suicidaire, mais échouent souvent à le faire et, en tout cas, elles entravent et elles attaquent la vie.

L'évolution de la passion originelle est trop longue et complexe pour être envisagée ici. Je dirai seulement qu'elle est le creuset dans le feu duquel l'enfant forge l'investissement de soi, qui permet la connaissance de soi, laquelle se poursuit la vie durant sous la forme des processus d'intégration. Intégration et pas seulement intériorisation et identification. Intégration, en raison du besoin d'unification de la personnalité et du sentiment d'identité propre. Intégration non seulement de la différence des générations, reconnue vers l'âge d'un an, mais aussi et surtout de la différence des sexes. L'observation a démontré que l'enfant, dans notre culture, prend conscience de la différence des sexes dès la deuxième partie de sa deuxième année de vie, soit entre 18 et 24 mois. Cette prise de conscience et, par conséquent, son appartenance à l'un des deux sexes seulement s'accompagne de violentes angoisses, avec terreurs nocturnes, qualifiée par les observateurs de « phase génitale précoce », avec réactions de castration pré-oedipienne » (sic). En fait, mes observations m'ont amené à

penser que les angoisses liées à la reconnaissance de la différence des sexes sont dues à la terreur qu'éprouve l'enfant de perdre la relation narcissique nécessaire à sa croissance psychique avec le parent du même sexe que lui. L'observation a aussi montré que la qualité de l'accompagnement de l'enfant en souffrance par son entourage familial est, à ce moment crucial, décisive pour une évolution favorable. Dans le cas contraire, ce n'est pas la connaissance de soi qui se développe mais la méconnaissance, qui est le point de fixation des troubles de l'identité sexuée, et qui peut aller jusqu'à la haine de soi, source de difficultés inextricables pour le développement ultérieur en raison des clivages défensifs qui entravent les possibilités d'intégration.

Pour ces raisons, je pense que, dans tous les cas, chez le garçon, la terreur de perdre l'amour du père, et, chez la fille, celle de perdre l'amour de sa mère, sont les véritables enjeux de ce que FREUD a nommé le « complexe d'Œdipe », terme qui a malheureusement fait une véritable fortune médiatique. L'usage abusif, car trop directement accusateur, de ce mythe qui comporte les pires violences, pour désigner le développement normal du sentiment d'identité sexuelle de nos enfants, constitue, à mon avis, une véritable et redoutable maltraitance collective des adultes envers les enfants. Très peu de personnes semblent s'en apercevoir, mais Hélène SALLEZ nous a déjà mis en garde, avec sa sensibilité et sa générosité exceptionnelles, contre les jugements hâtifs, sur la jalousie, de la mentalité de groupe qui dispense de penser par soi-même et étouffe la liberté de l'esprit. Heureusement aussi, le petit patient de Marcel RUFO lui a donné la bonne réponse, dont celui-ci a fait le titre de l'un de ses meilleurs livres : « *Œdipe toi-même !* »

Je ne parlerai pas de l'adolescence, déjà évoquée par Catherine DOLTO, Francisca FLAMAND et Marcel RUFO. Seulement pour dire que l'émerveillement du coup de foudre du premier amour, comme plus tard de tout

nouvel amour, peut revêtir un caractère quasi religieux, de l'ordre du sacré, et qui serait celui de la révélation extraordinaire d'avoir enfin accès au mystère même de la Vie et de la Beauté de la Vie. Je pense que c'est bien une nouvelle naissance, comme Catouche l'a dit, une naissance cette fois à l'autonomie de l'âge adulte, qui réveille bien sûr beaucoup d'angoisse, mais aussi et surtout les sensations de révélation émerveillée de la toute première rencontre, celle de l'amour partagé de l'expérience esthétique. Là encore, la découverte de Soi, du soi sexué, ne peut se faire qu'avec la découverte de l'Autre, cette fois de l'autre de l'autre sexe. C'est ce qui fait que l'amour est tellement important, l'amour et non la libido, car c'est la seule manière de tenter de retrouver son « intégrité première », comme disait ADAMOV, en intégrant enfin ce qui avait été plus ou moins violemment clivé lors de la première découverte de la différence des sexes, c'est-à-dire en intégrant enfin sa bisexualité psychique, et pas seulement par pure satisfaction de la pulsion. Intégration de la bisexualité psychique dont j'aime dire, en admettant que le féminin évoque plus spécifiquement la beauté et le masculin plus spécifiquement la force, qu'elle réalise l'intégration de la beauté et de la force en conférant à la femme la FORCE DE SA BEAUTE et à l'homme la BEAUTE DE SA FORCE !

5 – Conclusions :

Les découvertes et les connaissances nouvelles sur les constituants biologiques, psychologiques et sociaux des êtres humains n'éclairent que très partiellement les mystères de la nature humaine. Leur exploration a commencé depuis le début des temps sous les modes les plus divers, depuis les mythes et les religions jusqu'aux réflexions des philosophes et aux œuvres des artistes. Ce n'est qu'avec Freud et l'invention de la psychanalyse qu'une exploration plus « scientifique », en tout cas plus systématique, a commencé. Dans le cadre de la mentalité et des doctrines scientifiques et médicales de l'époque, la

psychanalyse a alors étudié l'humain essentiellement à partir de la psychopathologie, et beaucoup des concepts psychanalytiques sont restés trop profondément imprégnés par la pathologie. Ce n'est que très récemment que l'on a commencé à étudier directement le développement sinon « normal », en tout cas moins massivement pathologique des êtres humains, grâce aux observations directes effectuées par de nombreuses écoles psychologiques, psychanalytiques et développementalistes.

Les résultats de ces études ont largement confirmé l'importance de l'enfance soulignée par la psychanalyse, mais en faisant intervenir à la fois plus massivement et beaucoup plus précocement le rôle de l'environnement dans le développement. Il n'est plus, aujourd'hui, possible de décrire le développement de l'être humain uniquement en termes de pulsions propres au sujet, car celui-ci est fait de toutes les interrelations qu'il a vécues et mémorisées depuis le début de sa vie.

Cela dit, je pense que ce n'est pas, pour autant, « Le livre noir de la psychanalyse » qui va nous sauver. Je crois, au contraire, que la découverte du champ de la psychanalyse restera certainement, malgré le dogmatisme souvent trop arrogant de ses hommes et de ses institutions, un tournant historique dans la découverte de l'humain par l'homme, et sans doute le principal titre de gloire de l'humanité au 20^e siècle, davantage que la découverte et l'utilisation de la bombe atomique ! Car ce siècle, le 20^e, a été en même temps marqué dans sa première moitié par les guerres les plus meurtrières et les génocides les plus barbares de toute l'histoire de l'humanité. Je ne sais pas si le 21^e siècle, qui a bien de la peine à tirer les leçons de ce passé si massivement « filicide », se révélera plus favorable, alors que l'on parle non seulement de stade « post-moderne » mais même de « post-humain », en relation avec les rêves de toute-puissance suscités par le génie génétique, les possibilités de clonage ou encore d'« utérus artificiel » !

L'introduction du mot et du concept de bien-traitance serait-elle venue à point pour nous armer contre les incertitudes qui pèsent sur l'évolution de l'humanité ? En ce cas, je pense que sa principale vertu ne serait pas seulement, comme cela a souvent été observé pendant ces journées, de dépister les maltraitances ou les signes de retour à des pratiques inhumaines. Ce serait aussi et surtout à nous rendre plus attentifs, dans le sens fort, à tout ce qui nous aider à DEVELOPPER NOTRE HUMANITE, encore dans l'enfance, en particulier dans tout ce qui concerne la vie sociale et la mentalité de groupe, qui ont un énorme retard sur le développement individuel. TRANSMETTRE LA VIE n'est pas suffisant pour CREER UN ETRE HUMAIN , il faut aussi LUI TRANSMETTRE L'AMOUR DE LA VIE . Cela m'apparaît, en effet, comme le seul garant du RESPECT DE L'AUTRE et de l'AMOUR que l'autre peut nous apporter en retour, et ainsi conférer à notre vie humaine son SENS.

Jean Bégoïn

7 rue d'Anjou

75008 Paris